



Saris en scooter
La révolution du microcrédit
dans l'Inde des villages
Sheila McLeod Arnopoulos

Stanké

Sheila McLeod Arnopoulos

Saris en scooter
La révolution du microcrédit
dans l'Inde des villages

Traduit de l'anglais (Canada) par Claudine Vivier

Stanké

Une compagnie de Quebecor Media

*Aux courageuses femmes dalits d'Inde,
pour leurs prouesses et leur sens de l'intérêt collectif.*

Préface

J'ai invité Sheila à la rencontre mondiale du réseau Women's World Banking (WWB) à New York à titre d'observatrice spéciale. Parce qu'elle préparait un livre sur l'impact de la microfinance dans les communautés rurales de l'Inde, sa présence à l'assemblée des 41 institutions et banques de microfinance des 29 pays qui constituent notre réseau m'a semblé parfaitement justifiée. Entre 2001 et 2008, Sheila a séjourné pendant vingt et un mois dans des villages indiens pour observer de visu ce qu'accomplissaient des femmes très pauvres et réunir des informations sur la microfinance. Et à New York, à la rencontre du WWB, elle a pu observer environ 200 personnes — des femmes en majorité, mais de nombreux hommes aussi — animées par une même cause : faciliter l'accès des femmes aux produits et services financiers afin de les aider à sortir de la pauvreté, elles et leur famille.

Nous avons, lors de cette assemblée, discuté de l'impact de la crise économique mondiale sur le secteur de la microfinance dans le monde, parlé de stratégies de gestion des risques et de management des institutions microfinancières dans le climat économique actuel, et envisagé des moyens d'élargir l'accès au

microcrédit malgré la crise de liquidités qui risque de rendre pratiquement impossible toute croissance substantielle dans un proche avenir. Mais la microfinance et le réseau WWB ne visent pas seulement l'offre de produits financiers et la réduction de la pauvreté. L'accès au crédit a pour corollaires la responsabilisation, l'élargissement des perspectives et l'émancipation.

C'est en Inde peut-être plus qu'ailleurs que la microfinance bouleverse l'ordre établi (dans le bon sens) du fait de l'existence du système de castes. Des femmes jusque-là « intouchables », privées de toute perspective et condamnées à survivre au bas de l'échelle sociale et économique, ont à présent la possibilité d'accéder à des produits et services financiers qui peuvent leur permettre d'améliorer leurs conditions de vie et celles de leur famille. On ne saisit pas encore toutes les implications sociales, politiques et économiques de ce phénomène en Inde. Pour aider tant les lecteurs que les experts en microfinance à en mesurer l'ampleur, *Saris en scooter: la révolution du microcrédit dans l'Inde des villages* nous offre un témoignage de première main sur l'impact de la microfinance sur les conditions de vie dans les communautés rurales dans l'ensemble du pays.

Dans les pages qui suivent, le lecteur fera la connaissance de personnalités de haut calibre comme Ela Bhatt, qui entreprit de mobiliser les femmes des quartiers défavorisés d'Ahmedabad au début des années 1970, ou Saraswati, qui défendit les intérêts de ses semblables en dirigeant l'exploitation d'une sablière, ou encore Puriben, qui souffrait de la faim sur son plateau désertique jusqu'à ce qu'elle adhère à la Self Employed Women's Association (SEWA), l'Association des travailleuses autonomes (fondée par Ela Bhatt), et joue un rôle de premier plan dans la création d'une entreprise internationale de broderie. Ela, Saraswati et Puriben sont toutes des femmes remarquables. Mais pourquoi privilégier les femmes ? À titre de PDG du réseau Women's World Banking, on me pose souvent la question. La réponse est simple : les femmes remboursent leurs emprunts dans des proportions supérieures à celles des hommes. Elles représentent de ce fait une clientèle plus fiable, et ce, à plusieurs égards. Elles investissent davantage dans le bien-être

de leur famille que ne le font les hommes et consacrent une plus grande part de leurs revenus à l'instruction et à la santé de leurs enfants, des facteurs clés pour assurer un développement économique à long terme.

Malheureusement, même si tout démontre qu'il est payant d'investir du côté des femmes, et je ne parle même pas ici de leur droit fondamental à l'égalité, les femmes n'ont pas voix au chapitre dans de nombreuses régions du monde, en particulier en ce qui touche aux décisions d'ordre économique. Mais la situation a progressé et progresse encore. En 1975, des femmes de toutes les régions de la planète se sont réunies à Mexico à l'occasion de la première conférence mondiale organisée dans le cadre de l'Année internationale des femmes décrétée par l'ONU. C'est au cours des travaux de cette conférence qu'un groupe particulièrement clairvoyant a compris que l'indépendance économique permet aux femmes de faire des choix et a un effet bénéfique sur leur degré d'instruction, leurs perspectives d'avenir et leur bien-être. Ce même petit groupe de femmes a créé en 1979 le réseau Women's World Banking, un organisme qu'elles souhaitaient « réellement capable de relever les défis des prochaines décennies et d'améliorer la situation économique et professionnelle des femmes partout dans le monde ». À bien des égards, les forces de changement à l'œuvre dans l'Inde rurale sont le prolongement de ce mouvement d'émancipation économique des femmes qui a pris naissance à la conférence de Mexico. Ce mouvement voit ainsi des femmes des régions rurales, qui ont acquis sur le tas leurs compétences de gestionnaires et ont à cœur les intérêts de leur communauté, unir leurs efforts pour transformer leurs conditions de vie.

À la lecture des nouvelles qui nous parviennent d'Inde, on comprend aisément pourquoi les transformations actuellement à l'œuvre dans les communautés rurales indiennes restent dans l'ombre. Les médias ne parlent que de l'Inde émergente, nouvelle superpuissance dont le développement repose sur l'essor d'une classe moyenne urbaine générée en grande partie par le boom de l'industrie des technologies de l'information. Mais malgré sa croissance économique, l'Inde demeure un pays largement rural :

260 millions de petits paysans vivent avec moins de 1 dollar par jour et 80% d'une population de 1,1 milliard d'habitants vivent encore avec moins de 2 dollars par jour et représentent 40% des pauvres de la planète. Que nous disent ces chiffres ? Ils nous disent que ce qui se passe dans les campagnes indiennes, loin des grandes villes, des centres d'appel et de l'urbanisme du ^{xxi}^e siècle, contribue autant et même plus au développement du pays que la croissance des classes moyennes urbaines.

Loin des projecteurs des médias, dans les 600 000 villages que compte l'Inde, des femmes travaillent quotidiennement pour subvenir à leurs besoins, à ceux de leur famille et de leur communauté. *Saris en scooter* nous décrit leur parcours, un parcours similaire à celui de bien des femmes du Moyen-Orient, d'Afrique, d'Europe de l'Est et d'Asie. Les livres consacrés au microcrédit sont souvent d'arides traités techniques rédigés à l'intention des praticiens, des spécialistes ou des théoriciens de la microfinance. *Saris en scooter* s'adresse à ceux qui désirent comprendre en quoi la microfinance a transformé la vie de ces femmes dynamiques que Sheila fait rayonner dans ces pages, et comment la microfinance est littéralement en train de changer le monde.

Mary Ellen Iskenderian
Présidente-directrice générale,
Women's World Banking
12 juin 2009

Introduction

À la fin de l'année 2001, au moment de partir en Inde entamer une recherche sur les femmes et le microcrédit en milieu rural, j'étais plongée dans la rédaction d'un roman sur la vie des bas quartiers de Montréal, ma ville natale. Je vivais jour et nuit avec mes personnages d'enfants des rues aux prises avec l'éclatement des familles et la misère de notre propre tiers-monde, mais l'Inde contemporaine commençait elle aussi à me fasciner.

C'est mon ami Vithal Rajan qui avait éveillé mon intérêt pour ce pays. Indien arrivé à Montréal à la fin des années 1960, il tomba amoureux du Canada et se fit naturaliser. Mais à la fin des années 1970, il rentra dans son pays natal et s'y distingua à titre de « volontaire du développement » œuvrant auprès des femmes pauvres de basse caste dans l'État d'Andhra Pradesh.

Dans les années 1990, époque où j'enseignais le journalisme à l'université Concordia, Vithal faisait de temps à autre brièvement escale à Montréal, à destination ou en provenance de conférences lointaines sur l'environnement ou le développement. Je l'invitais à venir parler à mes étudiants des femmes de basses castes qu'il connaissait en Inde, pauvres comme Job

mais qui, en épargnant et en empruntant dans leurs cercles de microcrédit, créaient des entreprises pour sortir de la plus terrible pauvreté. J'ai découvert grâce à lui que, dans de nombreuses régions rurales du pays, ce sont des femmes mues par un sens aigu de l'intérêt collectif, souvent des Dalits (autrefois appelés Intouchables) occupant le dernier rang de la hiérarchie des castes hindoue, qui constituent le fer de lance du progrès social et économique.

En 2001, la presse occidentale, sous la plume de journalistes comme Thomas Friedman, du *New York Times*, encensait l'« Inde rayonnante » des centres d'appel et des technologies de l'information et saluait l'émergence d'une nouvelle superpuissance. Mais dans ce pays de plus d'un milliard d'habitants, seuls 150 à 200 millions de citoyens sont suffisamment à l'aise pour accéder à la société de consommation qui caractérise l'Occident.

Sept cent cinquante millions d'Indiens, dont 250 millions condamnés à une extrême pauvreté, vivent dans les fameux 600 000 villages de l'Inde rurale, où l'électricité est sporadique et la télévision un luxe. Sans un meilleur contrat social pour les millions de pauvres qui vivent en dehors des centres urbains, comment imaginer que l'Inde puisse réellement prospérer ?

Stimulée par les anecdotes de Vithal sur les prouesses accomplies par des femmes en dépit d'obstacles formidables, en particulier dans l'État d'Andhra Pradesh, j'ai décidé de plonger dans cet univers de huttes et de villages où le microcrédit est associé à la formation de groupes de femmes militantes. J'allais écrire un livre sur l'émancipation des femmes indiennes occupant le bas de l'échelle sociale. Et en fin de compte, ces femmes assez audacieuses pour défier les Goliath de leur univers ont fini par me rendre moi aussi plus forte. Les femmes dalits de l'Andhra Pradesh — un État d'environ 75 millions d'habitants déjà célèbre pour les groupes d'entraide et de microcrédit qui s'y multipliaient — m'ont montré la force de la solidarité féminine et cet esprit communautaire qu'à mon avis nous avons presque totalement perdu en Occident.

Ma carrière de journaliste m'a permis de rencontrer au fil des ans des centaines de personnes accomplies et célèbres, mais

ce sont les paysannes illettrées que j'ai côtoyées lors de quatre séjours en Inde, échelonnés entre 2001 et 2008, qui m'ont le plus appris sur la résilience et les ressources de l'esprit humain.

Remontons dans le temps. C'est en 1971 que j'ai pour la première fois goûté à ce pays, lors d'un périple entamé en Asie en compagnie de mon mari à la faveur d'un congé d'un an. Je voulais prendre une pause — j'étais journaliste au sein d'un quotidien au Canada —, mais j'ai atterri par accident à Calcutta en pleine crise du Bangladesh et me suis retrouvée à écrire des articles sur les camps de réfugiés pour le *Montreal Star*. Cette incursion dans les camps ne fut toutefois qu'une parenthèse. J'étais en Inde pour prendre du recul sur le reportage social (le droit des femmes, la question des minorités, l'exploitation des immigrants et la pauvreté à Montréal). L'année précédente, j'avais observé de près la douloureuse Crise d'octobre et la montée du nationalisme québécois et j'avais grand besoin de vacances.

Bien décidée à poursuivre mon voyage d'agrément, j'avais quitté Calcutta pour Darjeeling, en Himalaya, puis visité le Taj Mahal, les palais roses de Jaipur et les temples aux frises érotiques de Khajuraho. Dans la ville sacrée de Bénarès, j'avais pris le bateau pour descendre le Gange et regardé fumer sur la rive les bûchers funéraires. En bonne touriste, j'avais grimpé sur le dos d'un chameau et sur celui d'un éléphant. Mais je n'ai pas visité un seul de ces fameux villages ni rencontré aucune de ces paysannes qui forment l'épine dorsale de la petite agriculture qui domine l'Inde rurale.

Trente ans plus tard, j'ai remis le pied dans ce pays, seule cette fois, pour explorer l'Inde que j'avais ratée des années auparavant. J'ai entamé un premier séjour de six mois peu de temps après les attentats du 11 septembre, à la consternation de certains de mes amis qui trouvaient le moment mal choisi pour voyager en Asie — l'Afghanistan était alors à feu et à sang — et séjourner dans un pays où le gouvernement fédéral et certains États étaient aux mains d'un parti fondamentaliste hindou qui n'hésitait pas à s'en prendre aux importantes populations musulmanes. Mais rien n'avait pu me dissuader de partir.

Jamais je n'aurais pu le faire sans Vithal Rajan et sa femme K. Lalita, une féministe indienne bien connue qui avait codirigé la publication d'une merveilleuse anthologie d'écrits de femmes indiennes de 600 avant J.-C. jusqu'à nos jours. Ils m'ont accueillie à Hyderabad, la capitale « high-tech » de l'État d'Andhra Pradesh. Leur fille Diia, qui connaissait Montréal pour avoir étudié à l'université McGill, m'a elle aussi beaucoup aidée.

Je suis arrivée en novembre 2001 pour observer le travail accompli par Vithal avec 5 000 femmes dalits de 70 villages au sein d'une association qu'il avait fondée, la Deccan Development Society (DDS), la Société de développement du Deccan. Mais Vithal m'a d'abord dirigée vers des groupes de femmes encadrés par des programmes anti-pauvreté de l'État et des organisations non gouvernementales (ONG).

En m'introduisant auprès de ses amis, Vithal m'a ouvert les portes d'un réseau d'intervenants en développement communautaire qui m'ont accompagnée dans des villages reculés, oubliés par les transports publics et où l'on ne parle que le télougou. C'est grâce à ces personnes que j'ai pu découvrir, derrière l'Inde « high-tech », tout un monde d'héroïnes invisibles qui épargnent et empruntent pour briser le cycle de la pauvreté.

Comme j'ai pu rapidement m'en rendre compte, le microcrédit n'a pas seulement pour effet de réduire la pauvreté : c'est également un puissant vecteur de changement, car il est associé à la formation de groupes de femmes susceptibles de se mobiliser et de contribuer au progrès social et économique.

Les groupes de femmes qui souscrivent des microprêts dans les villages sont habituellement encadrés par des ONG ou des institutions de microfinance (IMF) rattachées à des banques. Depuis le début, le microcrédit, que ce soit en Inde ou ailleurs, cible d'abord les femmes parce qu'elles s'avèrent plus fiables que les hommes pour ce qui est de rembourser leurs emprunts.

Tôt le matin ou après le repas du soir, les agents de crédit, souvent des organisateurs communautaires, arrivent dans les villages pour distribuer les prêts et percevoir les paiements hebdomadaires. Au début, les femmes qui assistaient aux réunions

hebdomadaires des cercles de microfinance, également appelés groupes d'épargne et de crédit, ou groupes d'entraide, venaient d'abord et avant tout souscrire des prêts minimes — inférieurs à 100 dollars — afin de financer des micro-entreprises.

Mais bien vite, elles se mirent à discuter de ce qui se passait dans leur communauté et à entreprendre des actions à caractère social. L'Inde avait adopté une série de mesures législatives prohibant le travail et le mariage des enfants, le système de la dot et l'exploitation des veuves, grâce à la mobilisation des féministes et des militants des droits humains qui étaient parvenus à faire inscrire les droits à l'égalité dans la constitution indienne, mais ces lois n'étaient pas respectées. Le travail servile, bien qu'illégal, demeurait répandu. Les services de santé brillaient souvent par leur absence, des enseignants des écoles publiques ne se donnaient pas toujours la peine de se présenter en classe et les enfants dalits, qui arrivaient à l'école pieds nus et sans cartable, se faisaient souvent harceler.

À partir du moment où les femmes ont commencé à se rassembler, elles sont devenues des agents informels de l'application des lois, en veillant, par exemple, à ce que les enfants aillent à l'école plutôt que de travailler aux champs. Ces femmes pauvres et dynamiques ont inventé leur propre forme de justice sous l'abri de leurs toits de chaume, et commencé à battre en brèche la hiérarchie de caste imposée par les propriétaires terriens, les usuriers et les politiciens locaux. Bien des cercles de microcrédit ont fini par se fédérer pour former de puissantes coopératives qui sont devenues des instruments d'autonomisation économique et sociale.

Au début, dans les villages, les hommes hésitaient à laisser leurs épouses sortir de la maison pour se réunir entre elles. La coutume voulait qu'elles restent confinées au foyer, sous la tutelle de leur belle-mère et de leur belle-famille élargie, sauf pour travailler aux champs. Ces assemblées de femmes échappant au contrôle des familles suscitèrent de la méfiance. Cette hostilité s'atténua lorsque certains maris purent bénéficier de prêts souscrits par leur épouse, ce qui leur permit à eux aussi de démarrer des entreprises. Les familles se montrèrent plus

ouvertes et les hommes prirent conscience des avantages économiques du microcrédit.

Pendant ce temps, les femmes des groupes d'entraide amorçaient un processus de sensibilisation que j'avais déjà vu à l'œuvre dans le mouvement des femmes de mon propre pays à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Mais celles que je rencontrais se battaient d'abord et avant tout pour améliorer les conditions de vie de leur famille et la situation sociale de leur communauté. Elles se colletaient également avec toute une série de problèmes complexes liés au développement et aux populations : agriculture durable, impacts environnementaux des grands barrages de l'Himalaya, effets de la mondialisation économique et tensions interethniques entre hindous et musulmans.

En me mêlant à la vie de ces femmes très pauvres qui sortaient de la marginalité pour accomplir des prouesses, j'ai commencé à oublier le désespoir et l'isolement des laissés-pour-compte de mon propre pays. Durant les vingt et un mois que j'ai passés en Inde, j'ai appris à partager la vie de ces femmes au point qu'elles me traitaient parfois comme une *apne*, ce qui signifie en hindi « une des nôtres ».

Mon voyage à la rencontre des femmes m'a menée d'Hyderabad, dans l'Andhra Pradesh au sud, à Ahmedabad, dans le Gujarat à l'ouest, et à Dehradun, dans l'État himalayen de l'Uttaranchal.

J'ai pu en chemin faire la connaissance de Narsamma, qui s'était enfuie de chez elle à 9 ans quand sa mère avait voulu la marier, mais qui a fini directrice d'une station de radio de femmes s'adressant à un auditoire de paysannes dalits.

J'ai vu, dans la vieille ville d'Hyderabad, des femmes en burqa former une chaîne humaine pour désamorcer une émeute provoquée par la police devant leur mosquée.

À Ahmedabad, des marchandes de rue, des chiffonnières et des porteuses ont réussi à créer ce qui est devenu la banque pour femmes pauvres la plus socialement avancée du monde.

Dans un petit village de l'État d'Andhra Pradesh, Meerabai Rao m'a raconté comment elle avait été cloîtrée chez elle, vivant

pratiquement sous le régime de la *pardah*, jusqu'à son mariage à l'âge de 15 ans. Déshéritée par son père, un propriétaire terrien, elle a appris à échapper à la misère en contractant des emprunts pour mettre sur pied, avec son mari, une entreprise florissante de recyclage dans un autre État.

À 26 ans, Saraswati Wagmari a réussi à se débarrasser des menaces de la concurrence et à régler la question des pots-de-vin après que sa coopérative dalit eut soumissionné pour exploiter une sablière et en tirer profit.

En 2008, lors de mon dernier séjour, cette fois dans les régions désertiques du Gujarat, j'ai eu le privilège de passer du temps en compagnie de Puriben, maître artisanne et femme d'affaires aux pieds nus, qui a joué un rôle de premier plan dans la création d'une entreprise de commercialisation d'articles brodés qui vend aujourd'hui des vêtements somptueux et des accessoires de décoration intérieure à une clientèle huppée, en Inde et à l'étranger.

Ces femmes et des centaines d'autres que j'ai rencontrées sont le vivant témoignage de ce mouvement de libération des femmes du tiers-monde dont personne ne parle, un mouvement animé par des paysannes à l'esprit pratique, mues par un sens aigu de l'intérêt collectif et qui, sans tambour ni trompettes, se mobilisent pour changer l'ordre des choses.

Depuis 2006, année où Muhammad Yunus reçut le prix Nobel de la paix pour avoir ouvert l'accès du crédit aux femmes pauvres en créant la célèbre banque Grameen, au Bangladesh, les bienfaits du microcrédit suscitent de plus en plus d'intérêt à travers le monde.

Selon un rapport sur le secteur de la microfinance rédigé par l'économiste N. Srinivasan, le microcrédit organisé en Inde touchait à la fin de l'année 2008, surtout par l'entremise des groupes d'entraide de femmes, environ 55 millions de ménages dans tout le pays. Un chiffre qui grimpe à 115 millions si l'on inclut les familles qui souscrivent des microprêts auprès de banques commerciales et de sociétés coopératives. Selon Subir Roy, un grand journaliste financier indien, le microcrédit bénéficierait ainsi à 20% des 600 millions de travailleurs pauvres.

Mais comme je l'ai constaté dans l'État d'Andhra Pradesh, où 12 000 femmes inauguraient leur société laitière, et dans celui du Gujarat, où 3 500 artisanes brodeuses se lançaient en affaires, certains regroupements économiques de femmes ont atteint des dimensions qui dépassent largement les confins de leurs propres bourgades et villages. Le boom des nouvelles technologies, les centres d'appel ou les magnats de l'acier et de l'automobile ne sont pas les seuls moteurs économiques de l'Inde.

Pour convertir la valeur des roupies indiennes en dollars canadiens, je me suis servi des taux de conversion annuels moyens en usage à la Banque du Canada. Entre 2001 et 2009, le taux a pu varier de 30 à 44 roupies pour 1 dollar canadien.

Pour connaître de près la vie dans les villages, j'ai dormi à même le sol dans les huttes familiales, mais j'ai aussi partagé la vie d'Indiens de haute caste dans leurs villas peuplées de domestiques. Dans un *ashram* de Rishikesh, au bord du Gange, j'ai côtoyé des singes qui venaient manger dans ma main. Devant un grand hôtel d'Ahmedabad, j'ai vu déambuler les éléphants d'un temple qui quêtaient leur pitance. Dans les villes, de petits hôtels où l'on servait des currys féroce­ment pimentés m'ont offert une climatisation grandement appréciée. Mais la plupart du temps, j'ai rôti sous le soleil ardent de l'Andhra Pradesh et du Gujarat, et grelotté en Himalaya. J'ai voyagé à pied, à bord de *rickshaws* (vélo-taxis) motorisés, en scooter, en train et en bus de nuit, et loué à l'occasion une automobile avec chauffeur. À chaque virage, chaque coin de rue, l'Inde explosait de vie et de couleurs, mais si cette aventure s'est avérée si enrichissante, je le dois aux femmes courageuses et dynamiques que j'ai rencontrées. Je vais à présent vous les faire connaître.